

2. Dans les petits pots les bons onguents

Thomas Bernhard, *L'Imitateur*, Paris, Gallimard, 1981, collection « Du monde entier », 172 pages

Marie José Thériault

Volume 24, numéro 5 (143), octobre 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60725ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thériault, M. J. (1982). Compte rendu de [2. Dans les petits pots les bons onguents / Thomas Bernhard, *L'Imitateur*, Paris, Gallimard, 1981, collection « Du monde entier », 172 pages]. *Liberté*, 24(5), 152–156.

Mais chacun de ces textes, comme ceux de *la Synagogue des iconoclastes* et du *Chaos*, est d'une forme parfaite, extrêmement travaillée, dépouillée, calculée jusque dans le moindre détail. Ecrivain du chaos, Wilcock n'a rien d'un écrivain chaotique, au sens primaire où l'entendraient nos illustres propagateurs de l'écriture dite nouvelle. Ecrire, ce n'est pas plonger dans le désordre du monde, mais reconnaître ce désordre pour au contraire s'en détacher, par la lucidité et la distance qu'instaure le seul ordre qui ne se donne pas pour la vérité ultime : l'ordre du langage.

F.R.

2. DANS LES PETITS POTS LES BONS ONGUENTS

Thomas Bernhard, *L'Imitateur*,
Paris, Gallimard, 1981, collection
«Du monde entier», 172 pages.

Des livres de Thomas Bernhard, *l'Imitateur* semble être celui qui a le plus été écrit, dans les mots de Gracq, «à distance de son sujet». Non pas, cependant, au sens que Gracq donne à cette «distance où les plans se fondent les uns dans les autres, et où une vapeur bleuâtre commence à embuer tous les contours», mais bien avec le recul du temps qui, au contraire, installe une netteté plus grande, froide, détachée. Alors que dans les autres livres le récit s'enlise parfois dans une complaisance morbide qui tôt ou tard engendre un certain agacement chez le lecteur le plus patient, et même chez le plus boulimique admirateur de l'écrivain autrichien (c'est mon

cas), ici Bernhard se contente de tracer, avec une plume glacée par le cynisme, des miniatures encore plus efficaces par leur concision que les longs monologues philosophiques de, par exemple, *Corrections* ou *la Plâtrière*, où la richesse des idées sombre de temps à autre dans l'excès (sans toutefois jamais servir au remplissage du thème, travers commun à nombre d'écrivains philosophants). J'aime qu'un écrivain me convainque de ma propre intelligence en ne lui faisant pas l'affront de tout lui expliquer, en la laissant vaquer à ses réflexions sous la seule impulsion du léger coup de pouce que représente le texte non pas décharné, mais émondé, dépouillé, en apparence presque neutre. En tout, je préfère cent fois la suggestion à la dictée, le doute à l'affirmation péremptoire, le croquis rapide — même maladroit — à la peinture aux numéros.

Délaissant (pour un temps? comme un point d'orgue, peut-être, entre deux phrases musicales touffues...) ses grandes envolées, ses phrases véhémentes et essoufflées qui couvrent souvent plusieurs pages, Bernhard, dans *l'Imitateur*, démaigrit ses thèmes s'il ne les abandonne pas. Comment, du reste, renoncerait-il aux obsessions qui alimentent toute son œuvre? Mort, suicide, froid, destruction, tous ces éléments se retrouvent une fois de plus dans les histoires qui composent ce recueil, encore une fois ils invitent le lecteur à observer ses propres fantasmes et ses propres hantises à travers l'appareil grossissant de l'intransigeance. Aucune clémence n'a le loisir de pénétrer ces textes trop brefs pour donner prise à la compassion, vertu ne croissant guère

dans un terrain restreint et sec, réduit aux dimensions d'une très courte page où l'écrivain consigne, sans élaboration ni dénouement, une anecdote, un instant, une image, un trait de caractère, un souvenir, un état. Le tempo devient autre que dans les longs récits, forcément, mais le champ reste vaste qui déclenche le mécanisme de la méditation: ici, l'écrivain se tait dès qu'il a tracé quelques mots clés; la catalyse a lieu ensuite chez le lecteur laissé tout à coup à lui-même, forcé, on dirait, de réagir *contre* ou *avec* l'angoisse, la révolte, le désespoir, le rire (car l'humour n'est pas absent de ces vignettes, et lorsqu'il pointe entre leurs lignes, des véritables chroniques qu'elles sont elles deviennent des presque-contes):

On dit qu'à Bruges en Belgique, il y a deux cents ans, on a décapité un choriste de neuf ans qui avait fait une fausse note au cours d'une messe chantée dans la cathédrale devant toute la cour. En effet, la fausse note du petit chanteur avait provoqué un évanouissement de la reine, qui, jusqu'à sa mort, ne s'est pas réveillée de cet évanouissement. On dit que le roi avait fait le vœu que si la reine ne sortait pas de son évanouissement, il ferait décapiter non seulement cet unique chanteur coupable de la chorale de Bruges, mais tous les autres petits chanteurs de la chorale de Bruges et l'organiste de la cathédrale, ce qu'il a d'ailleurs fait, une fois la reine trépassée sans avoir repris connaissance. Pendant des siècles, on n'a plus entendu de messes en musique à Bruges. (Fausse note)

(Taisez, lecteurs, toutes les vilaines blagues qui vous viennent à l'esprit en pensant aux chanteurs populaires...)

Cependant, point d'éclat: on ne rit jamais franchement, toujours derrière sa main, en se cachant (de honte?), en souhaitant ne pas être surpris en flagrant délit de cruauté. Il n'en demeure pas moins que Bernhard se dégage dans ce livre de sa gangue habituelle de «défaiseur de vie» — si l'on me passe l'expression — dont l'emploi aurait quelque chose de trop désespéré pour inspirer le moindre sourire. Si la mort en général et le suicide en particulier sont aussi présents dans *l'Imitateur* que dans les autres ouvrages de Bernhard, ils le sont avec un je-ne-sais-quoi de leste, de désinvolte, de dégagé à tout le moins. Mais il ne s'agit que d'un sans-gêne de surface, fait pour désarrimer la cargaison d'un cerveau obtus et l'amener, par de subtils biais, à se remettre en ordre avec intelligence. Voyeur, Bernhard invite son lecteur à n'être que cela dans *Corrections*, *la Plâtrière*, *Gel* ou *Perturbation*, où nul autre que le personnage-auteur et ses avatars n'a droit de cité. Avec *l'Imitateur*, il fait de son lecteur un façonneur autonome, l'obligeant presque à tirer de la matière première contenue dans les proses brèves du livre un monde intérieur par moments logique et cohérent, par moments révoltant et absurde, mais dont il peut enfin se croire l'unique détenteur.

Maîtriser son art, le nettoyer de ce que Gracq (encore!) appelle «l'épaisseur si particulière, presque coulante de sa coulée verbale qui s'étale nourissante et poisseuse comme une

confiture» (il le dit à propos de Balzac), n'est-ce pas la marque d'un grand écrivain? Non que Bernhard, dans ses longs récits, et en dépit de ses péchés contre l'économie, n'atteigne à la plénitude de ses moyens et à l'équilibre des grands esprits. Mais si l'on veut voir absolument dans l'épuration suprême du texte le signe d'un mûrissement, Bernhard est, dans *l'Imitateur*, tout à fait maître de son écriture: elle s'y manifeste par des traits sûrs, vigoureux et instantanés, brutaux sans doute, sans luxuriance, satisfaits d'être et capables, par leur pénurie même, d'accoucher de montagnes d'images, de sensations et d'idées.

M.J.T.